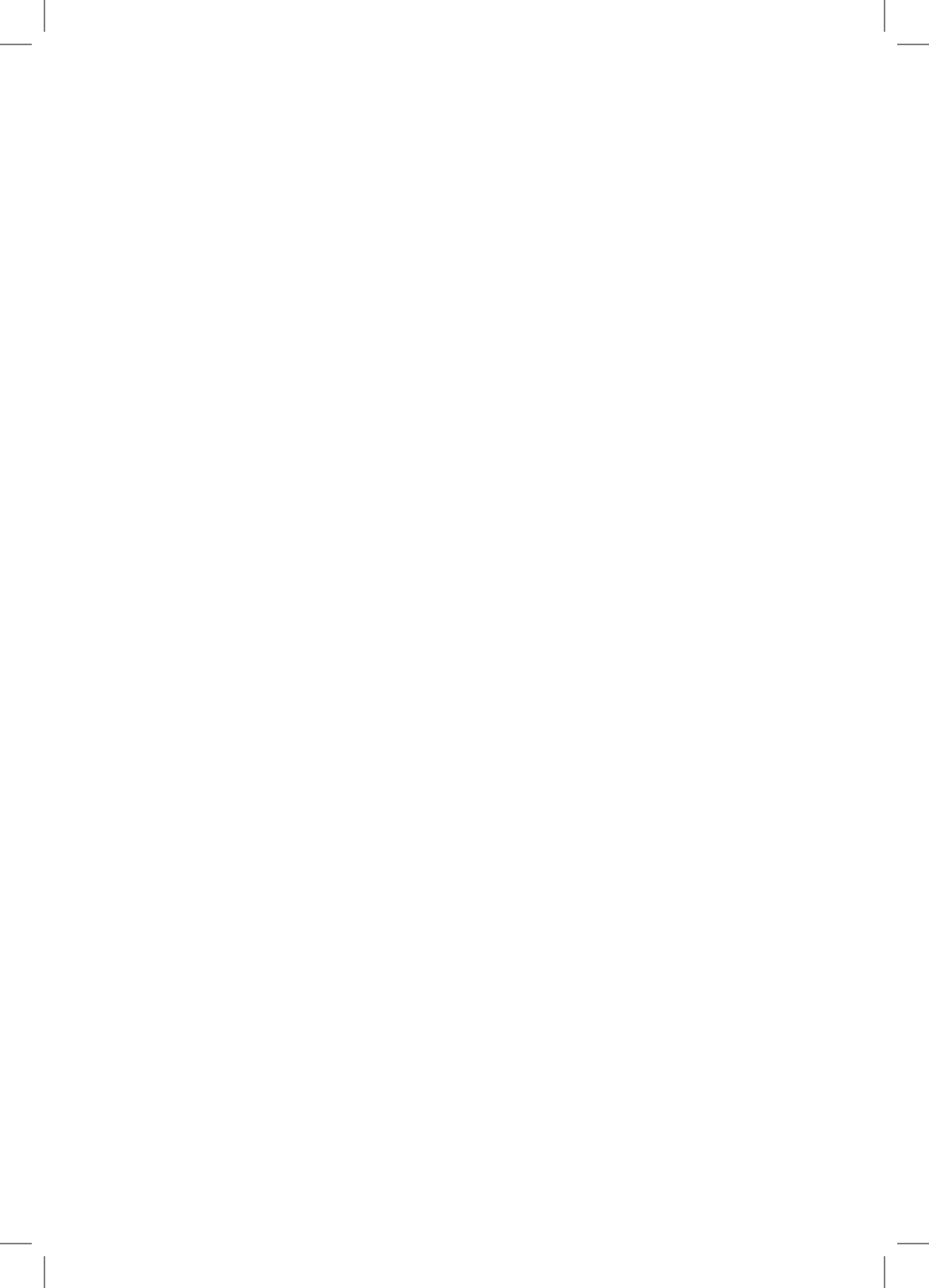


*«Je suis le Liban qui a fait la guerre depuis tant d'années.  
Je suis le Liban qui ne trouve plus les mots pour dire sa douleur.»*



# **Nul ennemi comme un frère**

**(1975-1983)**

© Agullo Éditions, 2024  
[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Conception de la couverture : Cyril Favory

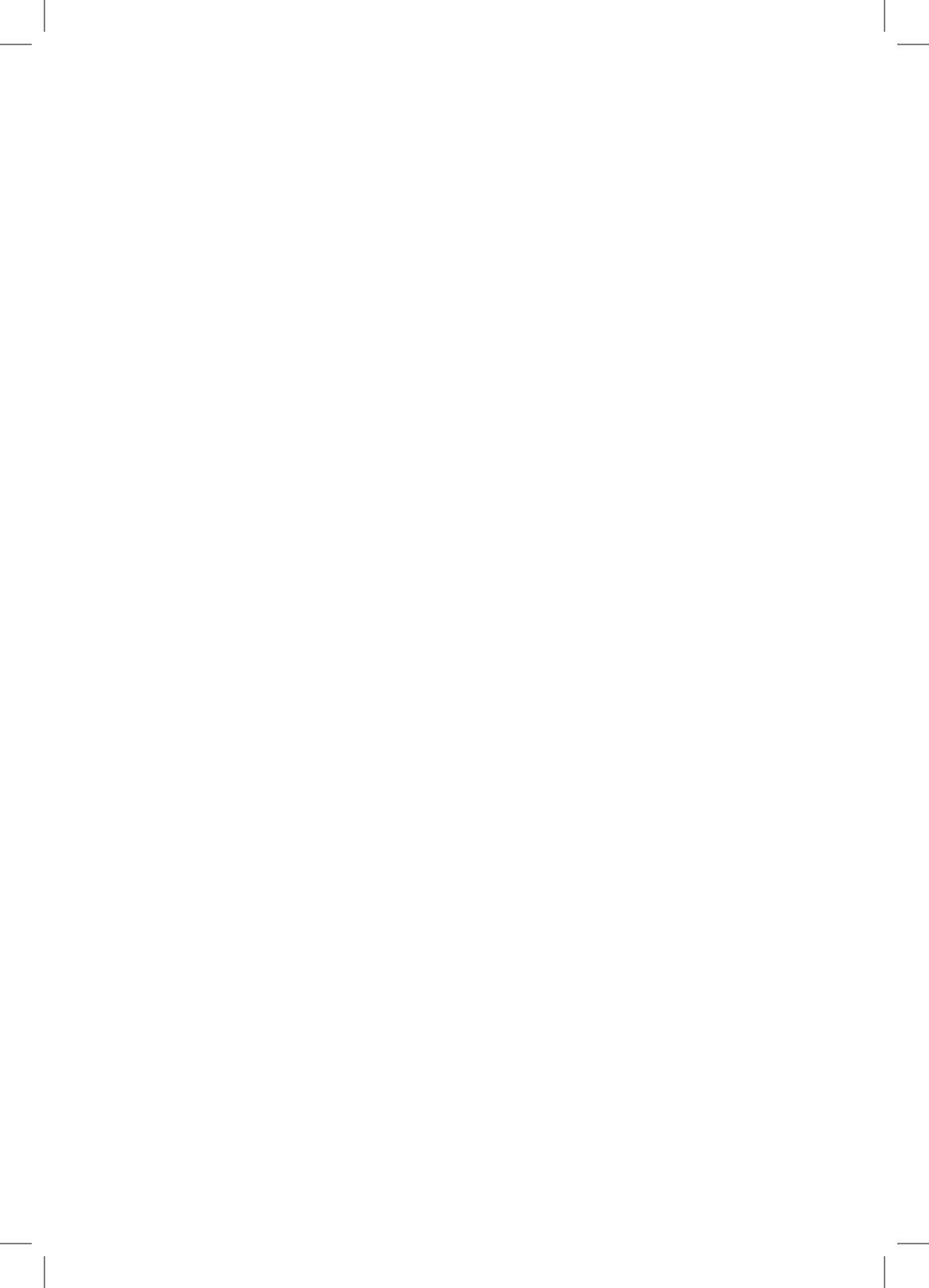
Images de couverture : 

Frédéric Paulin

**Nul ennemi  
comme un frère**

**(1975-1983)**

**Agullo**



« Le degré de fidélité à la réalité doit être si élevé que ce que l'écrivain invente à partir de ce qu'il connaît doit former un récit plus vrai que ne le seraient les faits exacts. »

Ernest Hemingway

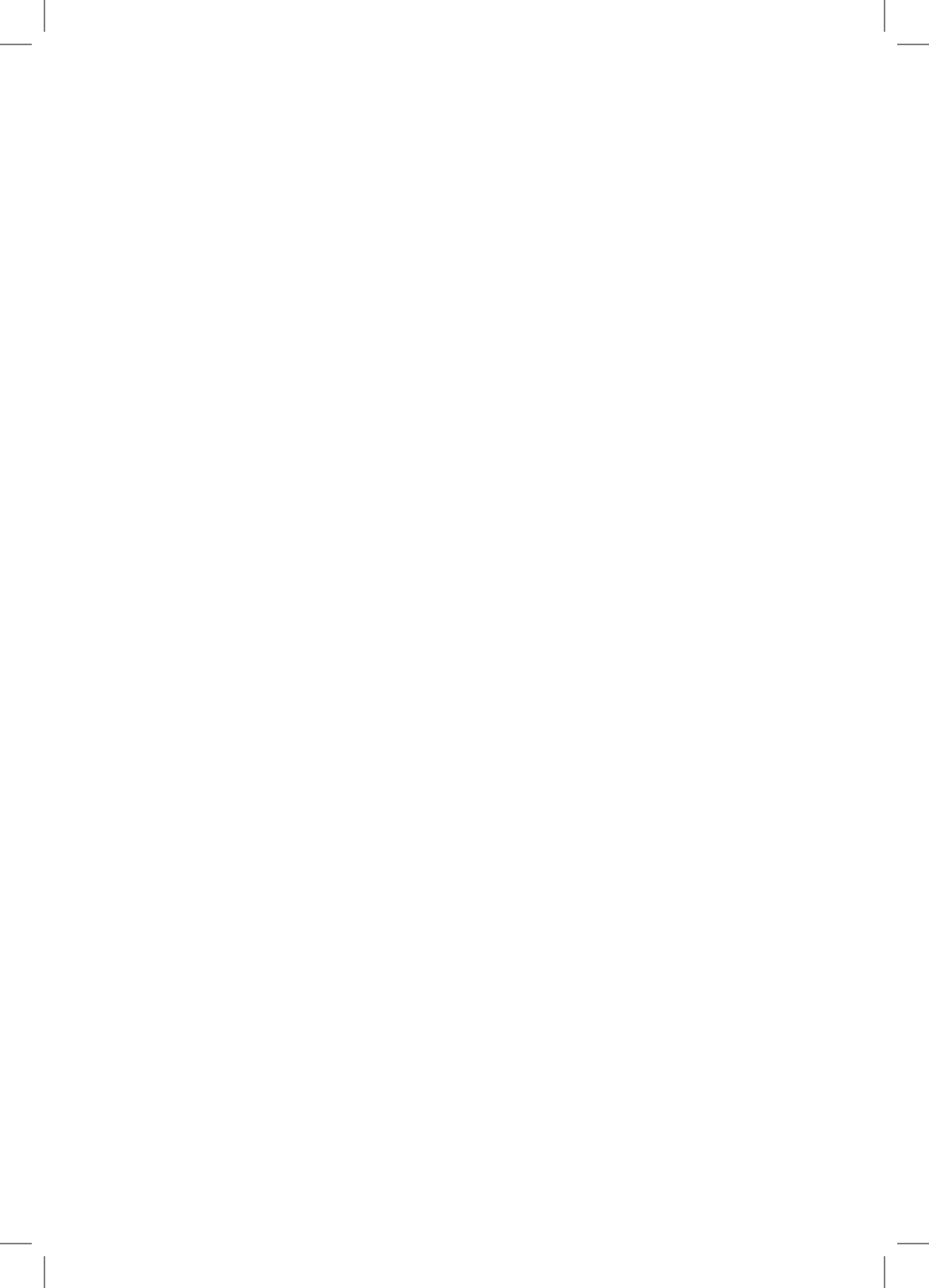
« Et si raconter ma propre vie suppose que je vide ma mémoire sans crainte de réveiller d'anciennes douleurs, raconter celle des autres exige le secours de l'imagination. Car enfin, comment appréhender la pensée, les sentiments, les secrets d'autrui quand on ne les a pas partagés ? Comment pénétrer, comment violer, le sanctuaire d'une vie ? Comment remplir les blancs que nos semblables ont, sciemment ou non, laissés derrière eux ? »

Alexandre Najjar, *Le Roman de Beyrouth*,  
Plon, 2005





*Pour Julie, Gaspar et Basile, évidemment*



Ô mon frère chrétien, ô mon ami druze, ô mon voisin sunnite ou chiite, ô mon hôte palestinien, vois ce pays qui est le tien.

Vois ces enfants qui jouent dans la poussière de ce champ derrière les maisons de leurs parents. Autour d'eux s'étend cette vaste plaine de la Bekaa, cette longue bande de terre fertile où l'on récolte les figues, les abricots, les tomates, tous les fruits et légumes et le vin du Liban. Ce lieu où l'on vivait heureux.

Ces enfants qui courent, qui frappent dans un ballon dégonflé, et qui rient, ne savent pas qu'avant eux Égyptiens, Phéniciens, Assyriens, Grecs ou Romains ont vécu ici, entre le mont Liban et le mont Hermon, sur les rives du Litani et de l'Oronte. Ils ne savent pas que cette terre prospère a accueilli, depuis l'Antiquité, les peuples persécutés. Qui le sait encore ?

Car la plaine de la Bekaa est à l'image du pays : un mélange communautaire et confessionnel de gens nés au Liban ou venus de l'étranger. Les chrétiens au centre et au nord, les Druzes au sud-est, les chiites non loin de Baalbek, les sunnites plus au sud. Et puis les Arméniens à Anjar et les Palestiniens à Baalbek et à Barr Elias. Des gens qui espéraient vivre en bonne intelligence, en fraternité.

Soudain, les enfants arrêtent leurs jeux et observent les véhicules qui remontent la route. Planté sur la carrosserie d'un pick-up, un drapeau noir, blanc, vert et rouge flotte au vent. Sont-ce des fedayin du Fatah ou du FDLP ? Sont-ce des combattants en partance pour une autre bataille ? Les

enfants ne le savent pas, leurs parents non plus. Qui comprend ce qui agite depuis quelques années la Bekaa et le pays entier ? Pourtant tout le monde pressent le pire.

Ô mon frère, ô mon ami, ô mon voisin, ô mon hôte, emprunte les routes chaotiques, remonte un peu plus vers le nord, pénètre dans les faubourgs de Beyrouth, cette ville que l'on surnomme le Paris du Moyen-Orient, qui est encore cet incontournable centre du commerce et du tourisme, où l'on croise de riches Arabes et des visiteurs occidentaux.

Continue ensuite jusqu'au sud-est de la capitale privilégiée du Liban et, pour quelques heures encore, assurée d'un avenir prospère. Là, à Ain el-Remmaneh, observe ce que deviendront ces enfants qui jouaient dans la poussière de ce champ et tous les autres enfants dans ton si beau pays, sur le point d'implorer.

Rue Maroun-Maroun, une Mercedes-Benz 300 SEL se gare devant la nouvelle église Mar Mikhaïl Notre-Dame-du-Salut.

Une église, c'est beaucoup dire par rapport aux églises européennes : une chapelle sans clocher ni parvis, au rez-de-chaussée d'un immeuble de six étages aux murs gris – avant un garage se trouvait là. Mais de nombreux habitants du quartier sont réunis pour l'occasion et pour venir accueillir Pierre Gemayel.

Le chef chrétien descend de la berline noire et il est ovationné.

Michel Nada et une dizaine de ses camarades des Kataëb repoussent amicalement ceux qui veulent toucher Cheikh Pierre. Il y a des rires, les gens sont endimanchés et les femmes crient le nom de cet homme de 70 ans qui, il y a bien longtemps, s'est levé pour défendre le Liban contre ses ennemis. Ses ennemis ne sont pas loin, au Liban et à Beyrouth même.

Les Phalanges chrétiennes sont peut-être le seul rempart contre la prise de pouvoir des Palestiniens. Personne ne veut le voir, ni le gouvernement ni les pays occidentaux. Seuls les chrétiens le vivent chaque jour.

Pierre Gemayel et les siens entrent dans l'église. Autour de lui se trouvent des notables chrétiens, dont Nassim et Marie-Claude Nada.

Le prêtre les accueille avec un grand sourire. La foule suit son chef. Son chef, son guide, Cheikh Pierre.

— On va à la messe ou on surveille? demande Michel Nada à son frère aîné.

Édouard lance un coup d'œil sur la rue qui mène à l'église. Des policiers sont stationnés à une centaine de mètres de l'église.

— Tu restes devant avec Daniel et Élie. Si quelque chose cloche, tu viens me chercher. Je serai avec papa et maman.

Son regard reste un instant fixé sur le bout de la rue.

— Mais il ne se passera rien. C'est dimanche, il fait beau. Il disparaît dans l'église avec d'autres phalangistes.

Oui, c'est dimanche à Beyrouth. Un dimanche ensoleillé du printemps méditerranéen, réchauffé par un léger vent qui soulève la poussière de la chaussée – le Khamsin doit souffler dans la plaine de la Bekaa. Un dimanche parfumé par l'odeur de coriandre et de thym : un peu plus loin, un restaurant prépare le déjeuner. Sur la terrasse, trois vieux sirotent leur café en silence.

Daniel Lahoud propose des cigarettes, des Lucky Strike. Élie Tabet préfère ses Cedars. Michel Nada aussi, il en prend une. Il retire son béret noir, le soleil tape déjà.

Les trois hommes s'assoient sur le bord du trottoir.

— Le FPLP organise un défilé en ce moment, à Sabra, dit Tabet en posant son fusil sur ses genoux.

Lahoud et Nada n'ont que leur pistolet.

— Ces ordures fêtent l'anniversaire de Kiryat-Chmoneh, continue Tabet. Ils ont tué neuf enfants là-bas et ils fêtent ça.

— Ça, ce sont les affaires des Israéliens, dit Lahoud en saluant le conducteur d'une coccinelle qui passe en klaxonnant devant eux.

Deux gamins d'une dizaine d'années apparaissent au bout de la rue. Ils font la course, en danseuse sur leur vélo.

Neuf enfants comme eux tués à Kiryat-Chmoneh en 1974 et les Palestiniens font la fête.

D'une pichenette, Lahoud expédie la fin de sa cigarette sur le trottoir d'en face.

— Notre problème, à nous, c'est qu'Arafat et les fedayin n'attendent qu'une excuse pour nous attaquer. Notre problème, c'est qu'il faudra bien les renvoyer chez eux.

— C'est où chez eux ?

Lahoud et Tabet coulent un regard intrigué vers Nada.

— Je veux dire : les Jordaniens les ont expulsés de Jordanie, les Israéliens les pourchassent. Alors maintenant, ils doivent croire que c'est ici, leurs pays.

— *Telhas Teeze*, grogne Lahoud. Jamais on ne laissera faire ça, Dieu m'en est témoin.

Les deux gamins passent en trombe devant eux.

Il est 10 heures lorsque Joseph Bou Assi et ses deux lieutenants, Hanna Aoun et Maroun Chiti, font signe à une Jeep de stopper. Ils vérifient les papiers du conducteur. La discussion semble tendue puis la Jeep repart.

Joseph Bou Assi revient vers l'église. Il a l'air sombre. Maroun Chiti dit que le type au volant était un Palestinien du FPLP-Commandement général.

— Qu'est-ce qu'il fichait là ? s'interroge Joseph Bou Assi.

Bou Assi est le *qabaday* d'Ain el-Remmaneh, le chef du quartier, le patron des rues. Il est aussi le garde du corps de Pierre Gemayel. Comme tous les phalangistes, il déteste les Palestiniens. Pour lui, pour eux tous, les fedayin en armes venus s'installer au Liban finiront par s'en prendre aux chrétiens. Encore une fois, toujours et toujours.

Ça fait combien de temps que ça dure ? Depuis quand les Palestiniens se sont-ils infiltrés à Beyrouth, à Tripoli, Saïda, Baalbek, Zahlé, Tyr, dans la Bekaa ? Il y aurait une vingtaine de camps de réfugiés, des camps devenus quartiers entiers. Ici, à Beyrouth, Karantina, Sabra, Chatila, Jisr al-Basha, Tell el-Zaatar sont des poudrières, l'armée libanaise ne peut plus y entrer.

Une Dodge Coronet vient se garer devant les trois hommes. Le passager à l'avant porte un béret phalangiste, le canon de son AK47 dépasse par la fenêtre. Il s'appelle Soleimane Mikati, on dit plutôt Rivera, rapport au fondateur de la Phalange espagnole en 1933.

— Les Palestiniens défilent en armes à Sabra, lance-t-il, transpirant de colère. Avec leurs lance-roquettes et leurs pick-up. Ils gueulent des saloperies marxistes.

— Ils savent qu'ils n'ont pas le droit de traverser les quartiers chrétiens, dit Nada.

Rivera le regarde, l'œil noir. N'étaient la position de son père dans la communauté chrétienne et le grade d'Édouard dans la Kataëb, il serait sorti de la voiture et lui aurait cassé la gueule. Rivera est spécialiste de ça : casser la gueule à ses détracteurs.

— Qu'est-ce que tu sais de ce qu'ils ont dans la tête, ces salauds, toi ?

Nada hausse les épaules.

— Moi je vous dis qu'ils préparent un coup, dit Rivera. Alors, restez sur vos gardes.

La Dodge repart, soulevant un nuage de poussière. Les trois hommes se lèvent pour éviter les graviers qui voltigent.

— Tu crois que le FPLP a décidé d'en découdre ? demande Tabet en chambrant une balle dans son fusil M14.

Michel Nada est inquiet. Qu'est-ce qui se passe dans son pays ? Comment une telle violence a-t-elle pu surgir dans cette société autrefois civilisée ?

Michel Nada est le fils cadet, il est avocat. Enfin, il a décroché son diplôme d'avocat à l'université de Paris II Panthéon-Assas. Il n'a jamais exercé : après la fin de ses études, il est revenu au Liban parce que sa mère était malade, il n'a pas eu le cœur de repartir. Trois ans se sont écoulés. Depuis, il travaille au ministère de l'Intérieur, son père lui a dégagé une place. Ce n'est pas le métier de ses rêves, mais ça paie suffisamment et ça lui permet d'être au courant de beaucoup de choses. Son frère lui a conseillé de conserver son poste pour pouvoir le renseigner sur les agissements du gouvernement et de tous les partis et organisations qui morcellent l'échiquier politique et la société libanaise. Il est aussi sergent dans la phalange, parce qu'ici, les hommes, les vrais, portent une arme.

Édouard apparaît à la porte de l'église. Il est entouré de quatre de ses hommes.

Édouard est le frère aîné. Il est architecte dans le civil, et capitaine de la phalange. Lui, il aime qu'on lui dise capitaine. Il déteste les Palestiniens, comme Joseph Bou Assi les déteste, comme tous ses camarades les détestent. Édouard déteste les Palestiniens plus que son père même. Il se méfie des chiïtes, des Israéliens, des Français et des Syriens, il vit dans une bulle où seuls les chrétiens libanais sont dignes d'intérêt et de confiance.

Avant, lorsqu'il était adolescent, les différentes communautés vivaient ensemble, se souvient Michel Nada. Ce n'était pas toujours facile de reconnaître l'appartenance confessionnelle d'un Libanais, à l'époque. Et puis, le marqueur religieux est devenu le marqueur identitaire le plus important, c'est à cause de lui que les milices ont été créées et que les quartiers se sont divisés. Tout le pays s'est divisé. Mais était-ce seulement une question religieuse ? N'était-ce pas plutôt la volonté de posséder la terre ? Sans doute est-ce désormais plus une lutte entre les libanistes qui croient à une



identité libanaise spécifique et les arabistes qui revendiquent l'identité arabe du pays.

D'un mouvement de tête, Édouard le fait venir.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, rien à signaler, répond Michel Nada.

Les hommes d'Édouard ont le doigt sur la gâchette de leurs M16.

— C'est vrai que les Palestiniens font une démonstration de force à Sabra ?

Édouard hoche la tête.

La foule sort de l'église. Les visages sont graves, mais les enfants courent en riant.

Pierre Gemayel sort à son tour. Il est protégé par son service d'ordre, commandé par son fils Bachir.

La foule entoure le cheikh et sa famille.

Puis, rapidement, les notables quittent les lieux à bord de leurs voitures.

Quelques fidèles discutent devant l'église.

Édouard s'approche de son frère.

— Vous restez là pour surveiller l'église.

Michel Nada aurait aimé rentrer chez lui.

— On va rester là toute la journée ?

— Jusqu'à ce que je te dise de partir, oui.

Édouard monte dans une Jeep qui disparaît au coin de la rue.

Le temps s'écoule lentement, les hommes s'ennuient.

Nada fume des Lucky Strike avec Daniel Lahoud et Élie Tabet. Il écoute vaguement leur discussion à propos de filles de la fac qui n'ont pas froid aux yeux. « Même des chiites », affirme Tabet.

Il est un peu plus de 11 heures lorsque des phalangistes ordonnent à une Volkswagen arborant les couleurs du FDLP de s'arrêter. Les deux hommes vérifient les papiers des passagers. Au bout de quelques minutes, la voiture repart.

— Qu'est-ce qu'ils font tous ces mecs à venir traîner ici ? demande Lahoud d'un air mauvais.

— Ils préparent un truc, tu vas voir, dit Tabet en écrasant sa cigarette sur le bord du trottoir.

Deux heures passent. Le paquet de cigarettes de Lahoud est vide.

Une Fiat 132 surgit alors au bout de la rue. Nada remarque que les plaques minéralogiques sont masquées par des chiffons.

À une centaine de mètres de l'église, les phalangistes de Bou Assi font des signes au véhicule qui accélère.

Les occupants de la Fiat font feu en direction des Kataëb.

Une longue rafale résonne entre les immeubles.

Les phalangistes répliquent. Instinctivement, Michel Nada et ses amis vident le chargeur de leurs armes sans viser, au jugé. Mais la Fiat parvient à s'enfuir.

Des hurlements et du sang sur le trottoir.

La panique et la colère.

Tout se mélange.

La Dodge de Rivera freine devant l'église et trois hommes en bondissent. « *Ibn al Khelb!* » hurle Rivera, ivre de rage.

Michel Nada, son pistolet vide à la main, réalise que pour la première fois de sa vie, il vient de tirer pour tuer. Il n'a pas tué, mais il a la certitude que le pas qu'il vient de franchir fait de lui un tueur.

Là-bas, sur la rue Maroun-Maroun, le corps sans vie de Joseph Bou Assi gît dans une mare de sang.

Des phalangistes en armes accourent. À leur tête, Bachir Gemayel, qui place ses hommes et organise les barrages pour boucler le quartier. Son regard brille de colère.

— Dans la Fiat, c'étaient des fedayin en uniforme, affirme Lahoud.

— Pourris de Palestiniens, s'étrangle Rivera.

On hisse le corps de Joseph Bou Assi dans une ambulance. Ses hommes sont effondrés : Hanna Aoun et Maroun

Chiti pleurent, ils jurent qu'ils retrouveront les assassins de leur chef.

Michel Nada s'est assis sur les marches de l'église. Il voudrait être loin d'Ain el-Remmaneh, loin de Beyrouth et du Liban. Il ne veut pas devenir un tueur.

Autour de lui, il y a trop d'agitation, de colère, de peur.

Il pense à ses parents. Son père lui dirait de faire attention, mais il considère la force comme nécessaire. Longtemps Nassim Nada a préféré le dialogue à la violence, il avait même des amis sunnites et chiïtes, des gens avec qui il travaillait en bonne entente. Sa secrétaire particulière était une chiïte de Bir el-Abed.

Mais depuis quelques années, il le répète : le temps des armes vient après celui des discussions si les discussions se sont avérées inutiles. Sa mère dirait la même chose. Ses parents sont des chrétiens fiers, ils viennent d'une famille phénicienne, le peuple fondateur du pays du Cèdre. Ils ont tous les deux hérité de biens immobiliers à Beyrouth et jusqu'à ce que les Palestiniens s'y installent, ils étaient propriétaires de terres agricoles qu'ils louaient, dans la Bekaa. Ils considèrent que, venant d'une lignée si ancienne et si prestigieuse, c'est leur devoir de défendre l'intégrité de leur pays.

Déjà, après le raid israélien sur l'aéroport de Beyrouth en décembre 1968, son père s'était prononcé, comme toute l'élite chrétienne, contre les risques qu'impliquerait un soutien à la résistance palestinienne. L'OLP avait tenté de renverser le roi Hussein de Jordanie et celui-ci avait chassé les Palestiniens de son pays les poussant à s'établir au Liban, et provoquant une scission entre l'OLP et le FPLP. Son père avait alors demandé à ses fils de rejoindre Pierre Gemayel et de participer à la résistance armée, dernière solution contre un coup de force palestinien.

En ce jour d'avril, il semble que cette solution va devenir réalité.

Puis quelqu'un affirme qu'un bus de combattants palestiniens a pénétré dans le quartier.

Et en effet, un car Fargo apparaît au bout de la rue Maroun-Maroun.

Comme un seul homme, les phalangistes pointent leurs armes.

Il faudrait réfléchir, considère Nada. Il faudrait être loin du Liban.

Si au moins Édouard était là, peut-être pourrait-il convaincre Bachir Gemayel que la situation nécessite le plus froid des sang-froid. Mais Bachir est comme le capitaine Achab au plus fort du combat avec le grand cachalot blanc : la vengeance est sa seule boussole.

Au bout de sa main, le pistolet de Nada pèse une tonne. Il s'aperçoit qu'il n'a pas rengagé de chargeur depuis la fusillade devant l'église.

— Pourris de Palestiniens, répète Rivera.

Daniel et Élie ont un rire étrange.

La salive dans la bouche de Nada est aussi épaisse que de la boue. Son cœur bat la chamade. Il devrait tenter de convaincre ses amis de ne pas commettre de folie. Ce n'est pas du meurtre de ces salopards dont il leur parlerait, il leur expliquerait que tuer ces salopards ouvrira la boîte de Pandore et que de cette boîte s'échapperont des maux inimaginables pour le Liban.

Mais il se tait.

Le bus palestinien passe devant eux et les Kataëb lâchent un feu d'enfer.

Michel Nada a fermé les yeux. Il entend seulement les détonations.

Quelque chose de terrible vient d'arriver. Un bourdonnement dans son crâne, à peine couvert par les rires et les félicitations échangés par ses compagnons, l'empêche d'imaginer la suite des événements. Il sait seulement qu'il voudrait

retourner en France, se rasseoir avec ses amis étudiants à la terrasse d'un café près de Denfert-Rochereau.

Ici, désormais, c'est la guerre. Mais lui, il n'est pas un tueur.

Au palais de la Moukhtara, dans son fief du Chouf, Kamal Joumblatt a réuni ses alliés du Mouvement national libanais.

Dans la grande salle de réception, sous les tableaux de style réalisme-socialiste, tous les leaders du MNL sont là : ceux du Parti communiste libanais, du Parti social nationaliste syrien, du Parti Baas libanais, des Mourabitoun pro-Nasser, des chiïtes aussi, tous font bloc autour du chef druze. Aujourd'hui, musulmans et laïcs sont d'accord : les chrétiens doivent répondre de la mort de vingt-deux passagers palestiniens et chiïtes d'un bus.

Parmi eux, il y avait des femmes et des enfants, exécutés froidement. Leur seul crime était d'être entrés dans un quartier chrétien.

Kamal Joumblatt a d'abord exigé le limogeage des ministres chrétiens du gouvernement et la dissolution des Kataëb, ces assassins, ces chiens. Mais désormais, il réclame que ses troupes et celles de ses alliés prennent d'assaut les régions contrôlées par la milice chrétienne et y mènent une opération d'épuration.

Oui, c'est une déclaration de guerre, reconnaît-il. Mais face à ces assassins, à ces monstres qui considèrent le Liban comme leur propriété et les musulmans comme des moins que rien, il n'y a pas d'autre façon de faire.

Seule une victoire pourra précipiter le grand projet qu'il ambitionne depuis plusieurs années : l'abolition du confessionnalisme politique, la redistribution des postes-clés à la tête de l'État, et donc, la fin de la position privilégiée des chrétiens au Liban. Kamal Joumblatt veut seulement rendre le Liban aux vrais Libanais.

Alors oui, la guerre est devenue la seule solution.

Yasser Arafat est reconnu par l'ONU comme le représentant du peuple palestinien. Ici, dans cette partie du monde, on l'appelle Abou Ammar. Lorsqu'on lui a appris la tuerie perpétrée par les chrétiens à Ain el-Remmaneh, sa colère a explosé.

Abou Iyad, le n° 2 de l'OLP, son lieutenant, son ami, lui a raconté comment le bus qui empruntait tranquillement la route de Saïda, entre l'hippodrome de Beyrouth et l'hôpital Sainte-Thérèse, a été mitraillé par des phalangistes. Comment ils ont fait descendre tous les passagers rescapés. Comment Bachir Gemayel et ses officiers ont vérifié leurs papiers. Comment les insultes ont fusé, les coups de poing et de crosse de fusil aussi. Comment les Kataëb ont fini par exécuter la vingtaine de prisonniers.

Abou Ammar est le chef de l'OLP et du Fatah, c'est lui qui veille sur les Palestiniens, ici au Liban et partout dans le monde. Il est le chef, le Raïs. S'il ne répond pas au massacre des siens, c'est tout son peuple qui risquera de se faire anéantir par les chrétiens ou les Israéliens.

L'année dernière, devant l'assemblée de l'ONU, il a prévenu la communauté internationale : «Je suis venu porteur d'un rameau d'olivier et d'un fusil de révolutionnaire. Ne laissez pas tomber le rameau d'olivier de ma main.»

Aujourd'hui, le rameau d'olivier gît à terre. Alors il ordonne à ses fedayin de fondre sur Achrafieh et de se venger.

Des ruelles poussiéreuses ou boueuses selon le temps qu'il fait, des immeubles miséreux, une pauvreté endémique sur laquelle des religieux tentent de faire résister des solidarités communautaires. Voilà comment Abdul Rasool al-Amine peut décrire la Dâhiye, la banlieue sud de Beyrouth, là où il

vit. On dit aussi *hizâm al-bû's*, la ceinture de misère. La banlieue sud, ce sont cinq cent mille personnes majoritairement chiïtes.

Il s'y est installé avec sa famille au début des années 1970, il y a cinq ans maintenant. Avec sa femme, son fils et sa fille, il vit dans le quartier de Bir el-Abed. La famille al-Amine a toujours été une famille d'agriculteurs des environs de Nabatieh, au Sud-Liban. En 1970, elle a dû migrer comme 60 % de la population rurale du sud du pays.

Abdul Rasool al-Amine a quitté le Jabal'Amil et son cœur en souffre encore.

Aujourd'hui, il appartient au *Harakat al-mahrûmîn*, le Mouvement des déshérités fondé par Moussa Sadr. Al-Sadr s'est le premier élevé contre l'oppression des chiïtes.

Ici, on comprend vite que Beyrouth est seulement fière de son histoire chrétienne et sunnite. Les chiïtes n'y ont jamais été chez eux, même s'ils représentent aujourd'hui un tiers des habitants. En théorie, ils participent à la vie institutionnelle. Mais il n'y a que cinq élus musulmans, dont des chiïtes, au Parlement, pour six élus chrétiens; le président de la Chambre des députés est chiïte – le président, maronite et le Premier ministre, sunnite. Mais tout ça reste de la représentation, en réalité le poids politique des chiïtes est nul.

Peut-être est-ce parce que les chiïtes n'ont pas de soutien régional, pas de pays étranger qui aide la communauté. Les chiïtes ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Avec Moussa Sadr, une conscience politique commence pourtant à émerger. Jusqu'à présent, les chiïtes ralliaient les partis de gauche ou ceux du nationalisme arabe, leur conscience politique se façonnait en dehors de la communauté. Abdul Rasool al-Amine croit en cette nouvelle conscience communautaire portée par Moussa Sadr.

L'imam Moussa Sadr est un leader politique charismatique. Il parle avec les chrétiens, les Syriens et les sunnites, la guerre n'est pas son but. Il a soutenu les Palestiniens, les

soutient encore même s'il n'a pas donné l'ordre à ses militants de les rejoindre dans les affrontements qui les opposent aux chrétiens.

Abdul Rasool al-Amine a suivi des sessions d'entraînement aux techniques de guérilla dispensées dans le Sud-Liban et la Bekaa. Ils sont de plus en plus nombreux à connaître le maniement des armes. C'est encore un secret, mais bientôt le Mouvement des déshérités disposera de sa propre milice : Amal, le *Afwâj al-muqârwama al-lubnâniya*, les bataillons de la résistance libanaise. Les chiïtes pourront alors peser sur les affaires intérieures libanaises.

Amal veut dire « espoir ».

Mais nombreux sont encore les chiïtes qui croient au panarabisme et que seule une alliance avec les autres formations, en particulier l'OLP, pourra les sortir de la misère. Depuis le massacre du bus à Ain el-Remmaneh, Abdul Rasool al-Amine sait que malgré les ordres, certains ont pris les armes aux côtés des Palestiniens.

De tout ça, de ces alliances et du jeu politique, il n'a que faire aujourd'hui. Sa femme vient de lui apprendre qu'Abdoul Mo'een, son fils, serait en ce moment aux mains des Phalanges chrétiennes. Cet imbécile n'a rien trouvé de mieux que de lui désobéir et d'aller faire le coup de feu aux abords d'un quartier chrétien. Abdoul Mo'een n'a que 15 ans. C'est un voisin qui a averti Yara.

Lorsqu'il a connu Yara, à la fin des années 1950, elle travaillait pour un businessman chrétien. Ce n'était pas la place d'une femme, et pas la place d'une femme chiïte. Il lui a fait comprendre. Elle a démissionné peu de temps après, en 1960, et elle est immédiatement tombée enceinte.

Ici, tout le monde le sait, Abdul Rasool al-Amine est un partisan dévoué de Moussa Sadr. Il a fait sienne sa devise : « *la ġālīb, wa la maġlūb* », « ni gagnant ni perdant à une guerre totale ». Seul un compromis entre chrétiens et musulmans



peut sauver le Liban. Il est désormais un des chefs du service de renseignement du Mouvement des déshérités.

Al-Amine pénètre chez le voisin sans frapper, un pistolet semi-automatique Makarov à la main.

Une femme crie. Trois enfants jouent sur un matelas à même le sol.

Dans la cuisine, un homme lève les mains au-dessus de sa tête. Son arcade sourcilière gauche est recouverte d'un pansement sanguinolent.

— Ne me fais pas de mal, Abdul Rasool...

Al-Amine lui enfonce le canon de l'arme dans la gorge.

— Où est mon fils ?

La femme s'est arrêtée de crier.

— Je l'ai dit à Yara : les Kataëb l'ont fait prisonnier à Sin el-Fil.

— Tu viens avec moi, tu vas me montrer où il s'est fait prendre.

Le visage de l'homme se décompose.

— C'est trop dangereux, s'étrangle celui-là en montrant le pansement au-dessus de son œil. Une balle m'a presque emporté l'œil. Là-bas, c'est la folie...

Al-Amine le pousse vers la porte.

— Ne t'inquiète pas, dit l'homme à sa femme, son regard fou de terreur.

Sur le trottoir, en bas de l'immeuble, une Renault 12 freine. Deux hommes armés de Kalachnikov AK47 en sortent. Sitaf Saïdi et Rilam Baquer al-Khoï sont les lieutenants d'Abdul Rasool al-Amine. Ensemble ils constituent un embryon de cellule de renseignements, rien à voir avec celle que possèdent les phalangistes, les Druzes et évidemment les Palestiniens, mais bientôt, lorsqu'Amal sera lancée, ils joueront à armes égales avec les autres communautés, sur ce terrain aussi.

Al-Amine s'assoit derrière le volant. Saïdi et al-Khoï encadrent l'homme au visage blessé sur la banquette arrière.

Yara apparaît sur le trottoir et se précipite vers lui.

— Abdul, il faut aller voir Nassim Nada.

Al-Amine sort de la voiture et ses doigts ensèrent l'avant-bras de sa femme. Il l'entraîne à l'écart, loin des oreilles d'al-Khoï et de Saïdi.

— Pourquoi j'irais voir ce fils de chien ? s'étrangle-t-il.

— C'était mon ami, murmure-t-elle.

Al-Amine ravale la lave qui brûle son œsophage.

— C'est un chef chez les chrétiens et si les chrétiens détiennent Abdoul Mo'een, il pourra nous aider, supplie Yara.

Abdul Rasool al-Amine repousse sa femme et regagne la voiture.

Peut-être que l'ancien patron de Yara est en effet le seul qui puisse éviter un malheur. Mais comment prendre contact avec lui ? Si un chiïte entre à Sin el-Fil aujourd'hui, il se fera abattre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Rilam Baquer al-Khoï. Yara nous a dit qu'Abdoul Mo'een avait des ennuis avec les chrétiens, c'est vrai ?

Sur le trottoir, Yara se tord les doigts d'angoisse.

Al-Amine prend la direction du centre-ville. Quelques déflagrations claquent, mais les passants ne semblent plus s'en émouvoir. Des véhicules blindés de l'armée vont et viennent comme s'ils ne savaient où aller. Beyrouth est en proie au désordre, peut-être cela est désormais normal.

Seule Zia al-Faqîh peut l'aider.

— Il faut qu'on joigne Zia au plus vite, dit-il.

Al-Khoï et Saïdi échangent un regard intrigué qui, dans le rétroviseur, n'échappe pas à leur chef.

— Il n'y a qu'elle qui peut sortir Abdoul Mo'een de Sin el-Fil !

— À cette heure, elle doit être à son travail, tente al-Khoï. Je ne sais pas si...

Abdul Rasool al-Amine accélère. Il y a quelque temps, Zia al-Faqîh lui a assuré qu'elle connaissait une personne qui avait ses entrées à Sin el-Fil. Il croit se souvenir que c'est un Français qui fait du business avec des chrétiens là-bas.

Comme l'hippodrome apparaît au bout d'une avenue, Sitaf Saïdi pose sa main sur l'épaule du conducteur.

— Arrête-toi là, dit-il en montrant un café. Je vais l'appeler et on va récupérer Abdoul Mo'een.

Abdul Rasool al-Amine se gare le long du trottoir et d'un revers de main, essuie les larmes qui lui embuent les yeux.

On dit que l'histoire de la relation de la France avec le Liban date du *xvi*<sup>e</sup> siècle lorsque Soliman le Magnifique, sultan de l'Empire ottoman, accorda le rôle de protecteur des chrétiens d'Orient à François I<sup>er</sup>.

Plus tard, c'est bien la France et ses universités francophones qui formeront les élites politiques et chrétiennes du Liban. C'est bien elle qui fabriquera ce pays en lui donnant des frontières à l'orée du *xx*<sup>e</sup> siècle.

Depuis le début de la journée, les membres de l'ambassade de France s'inquiètent des détonations qui résonnent dans les rues de Beyrouth. L'histoire d'amour entre la France et le Liban leur paraît bien désuète.

Les gendarmes qui assurent la sécurité de la Résidence des pins sont extrêmement nerveux.

Une jeune secrétaire s'est effondrée en pleurs tout à l'heure. Des fonctionnaires ont exigé d'être convoyés jusqu'à l'aéroport pour quitter le pays. Les combats font rage alors le personnel diplomatique est confiné derrière les murs de la Résidence des pins.

Philippe Kellermann, lui, n'a pas été surpris lorsque ce matin, à son domicile, il a reçu un coup de fil du ministère de l'Intérieur libanais lui conseillant de rassurer le personnel. Selon le jeune homme qui lui parlait, ce n'était qu'une

question d'heures, deux jours au plus, avant que tout rentre dans l'ordre. Kellermann s'est retenu de rire.

Il a dit à Véronique de réserver des billets d'avion pour Paris. Sa femme est restée interdite quelques secondes puis a eu un haussement d'épaules, comme si elle aussi s'attendait à ce qui vient de commencer. Elle a accepté de partir avec Élise. Romain, lui, est à Paris, il termine sa licence de droit.

— Essaye de prendre le premier avion.

— À ce point ?

— Il vaut mieux être prudents, oui.

Il l'a embrassée. Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas embrassée sur la bouche. Depuis quand sont-ils les meilleurs amis du monde ?

Véronique est allée téléphoner dans le bureau.

Lui, il est passé dans la chambre et a ouvert la caisse en bois qui se trouve au bas de la penderie. Il a sorti le Walther PP, vérifié le chargeur, et a glissé le petit pistolet dans sa ceinture.

Le conseiller politique Kellermann connaît bien le Liban et il sait que ces coups de feu, ces explosions annoncent le chaos. Il connaît le pays parce qu'il y a grandi, et ses parents avant lui. Sa nationalité est française, son cœur est libanais.

Dans le jardin de l'ambassade, alors qu'il allume une énième cigarette et qu'il hoche la tête, faisant mine de s'intéresser à la discussion qui agite ses collègues, des souvenirs lointains l'envahissent.

Il se souvient de l'étonnement qui l'avait saisi lors de sa première rentrée scolaire au collège Notre-Dame de Jamhour là-haut au-dessus de Beyrouth, sur la colline de Yarzé. Des dizaines de drapeaux étaient plantés sur le fronton de l'établissement, autant que de nationalités des élèves présents. Tout le monde parlait plusieurs langues, apprenait le latin ou le grec ancien, les chrétiens, les juifs et les musulmans partageaient les mêmes classes.

Il se souvient des taxis collectifs qui bruissaient de discussions en différentes langues, des musulmans riant avec des chrétiens, saluant poliment un juif, laissant leur place à une vieille Druze.

Il se souvient de la richesse de la ville et du pays, des sodas bus sur la Corniche ou à la terrasse de l'hôtel Saint-Georges, des Cadillac transportant des hommes en keffiehs, des émirs du Koweït ou du Qatar qui venaient prendre du bon temps à Beyrouth.

Les Libanais eux-mêmes surnommaient leur pays la Suisse du Moyen-Orient.

Il se souvient de Hazmieh et de la grande maison de ses parents sur les hauteurs de la ville d'où l'on pouvait admirer Beyrouth. Il faisait si chaud l'été qu'avec son frère, il transportait les matelas sur les balcons pour goûter la fraîcheur nocturne.

Les ambassadeurs Michel Fontaine et Hubert Argod apparaissent sur le perron de l'ambassade.

Le large bâtiment d'inspiration néo-gothique ottomane, derrière eux, rappelle que c'est la France qui a bâti ce pays. Certains ne l'ont jamais digéré – les Syriens particulièrement. La façade en pierre calcaire jaune aux veines de marbre a toujours abrité la légation française et le pouvoir de Paris au Liban.

Les conversations se taisent. Pas les détonations, au loin, qui font sursauter l'assistance. La jeune secrétaire sanglote toujours, il semble qu'elle ne s'arrêtera plus de pleurer.

Deux ambassadeurs dans une légation au milieu des affrontements entre chrétiens et Palestiniens, c'est une image étrange, saugrenue. Mais il se trouve que dans quelques jours, Michel Fontaine va transmettre son ambassade à Hubert Argod. Tout ça a été décidé depuis longtemps, bien avant la tuerie du bus à Ain el-Remmaneh.

Fontaine explique que la situation est confuse et que Tripoli, Saïda, Zahlé et la plaine de la Bekaa seraient

également la proie d'affrontements. Les Palestiniens ont pris les armes et, alliés aux groupes hétéroclites du Mouvement national libanais de Kamal Joumblatt, ils tentent de briser les défenses chrétiennes.

Fontaine a été un bon ambassadeur, et Argod fera l'affaire, il a déjà travaillé à Beyrouth comme premier secrétaire à la fin des années 1940, sous l'ambassade d'Armand du Chayla. Mais Argod ou Fontaine, ou un autre, ça ne changera pas la donne.

Fontaine continue : le secrétaire général de la Ligue arabe accuse les chrétiens et Pierre Gemayel d'être à l'origine des incidents et de la poursuite des combats. La France n'a pas pour habitude d'incriminer les chrétiens.

Kellermann occupe le poste de conseiller politique depuis le début de l'ambassade Fontaine, il le conservera sous l'ambassade Argod. Il connaît trop bien le Liban et les Libanais pour que l'on se passe de ses services. Et puis, il parle arabe alors que peu de ses collègues l'ont appris – ni Fontaine ni Argod ne maîtrise la langue de ce pays, c'est dommage.

Kellermann a presque toujours vécu au Liban. Après son bac, il est allé faire Sciences Po à Paris, ensuite il a été nommé en Libye, en Jordanie, puis en Iran. Dès qu'il a pu, il s'est fait muter Beyrouth. Il aimerait ne plus jamais quitter cette ville.

Une explosion, à quelques rues de l'ambassade, met un terme au discours de Fontaine. Les gendarmes préfèrent mettre à l'abri les ambassadeurs. Le jardin se vide immédiatement. Kellermann, lui, termine sa cigarette. Il a cette sensation que l'architecture du palais, la beauté des jardins sont les derniers témoins d'une époque révolue. L'époque de la colonisation française, bien sûr. Mais aussi celle du Beyrouth de sa jeunesse, cette ville arborée, avec ses bois, le parfum des fleurs qui décoraient les terrasses et les balcons des maisons. Aujourd'hui, Beyrouth est une ville de béton, certains quartiers sont surpeuplés.

Les bombardements l'enlaidiront encore.

— On ne va pas tenir longtemps ici.

Le capitaine Dixneuf, son SIG-Manurhin à l'épaule, est accoudé sur la balustrade de la terrasse au-dessus de lui. Il fixe les panaches de fumée qui monte au-dessus des toits des quartiers est de Beyrouth.

Dixneuf porte une veste militaire, mais il est en jean. Il n'appartient pas à la garde de sécurité diplomatique, il appartient au SDECE, officier traitant en poste à Beyrouth.

— Vous croyez qu'on va abandonner la Résidence des pins ?

— On est pile sur la ligne de démarcation, au milieu des combats, je vous rappelle.

La ligne qui sert de séparation entre l'ouest chrétien et l'est musulman est une enfilade d'avenues jonchées de barrages obstruant les rues perpendiculaires. Des points de passage sont censés permettre aux habitants de passer d'une zone à l'autre : le passage du Musée, le plus fréquenté, est coincé entre le barrage de l'hôpital Barbir, le dernier barrage des miliciens des forces de gauche, côté est, et le barrage de l'immeuble Olivetti, le premier barrage tenu par les chrétiens. La rue Yafi qui relie ces deux barrages est encore contrôlée par l'armée libanaise. Ou ce qu'il en reste, car nombre de militaires ont déjà fait défection pour rejoindre telle ou telle milice.

La rue Yafi, c'est là que se trouvent la Résidence des pins, le tribunal militaire, l'hippodrome, le ministère de la Santé, la Villa Mansour, qui remplace désormais le Parlement trop exposé dans le centre de la capitale.

Kellermann connaît les forces en présence et elles ne sont pas favorables au camp de Pierre Gemayel. Les chrétiens doivent faire face aux « progressistes », au Mouvement national, soit les Palestiniens, les Druzes du Parti socialiste progressiste de Kamal Joumblatt, des groupes de baassistes pro-syriens et pro-irakiens, des communistes et les chiites.

Gemayel a demandé à Hafez el-Assad d'intervenir, mais les Syriens se font attendre, on dirait.

Il écrase sa cigarette dans un bac à fleurs. Les prunus dégagent un parfum sucré qui ne couvre pas celui acide des fumées qui noircissent l'air de la capitale.

— Le problème ici, c'est que tout est possible, dit-il. On ne sait jamais de quoi sera fait le lendemain.

Il salue d'un signe de la main. Dixneuf ne quitte pas les toits des yeux, il a un petit sourire entendu.

Les quartiers se sont transformés en camps retranchés, est contre ouest. Les bombardements touchent les immeubles d'habitations. Des gamins de 15 ans lâchent des rafales de kalachnikov au hasard. Le hasard fait souvent mal les choses : ce sont les civils qui sont touchés, leurs cadavres sont laissés puants sur les trottoirs. Et puis, les enlèvements se multiplient : des Palestiniens enlèvent des chrétiens, des chrétiens des Palestiniens par représailles. Là encore, des corps torturés sont retrouvés dans les rues.

Pour ce qu'en comprend Kellermann, le Liban est devenu fou.

L'allocation des ambassadeurs a repris dans le grand salon. Fontaine reconnaît que la crise n'est plus seulement militaire, mais bien confessionnelle : les ministres chrétiens du gouvernement de Rachid Solh ont démissionné.

Kellermann vient s'appuyer sur une des colonnes en marbre. Il lève les yeux vers les volutes de stuc au plafond. Près de la cheminée arabe, Zia al-Faqih l'observe.

Zia al-Faqih est l'une des interprètes de l'ambassade de France. Elle parle l'arabe et le perse, elle a fait des études à l'étranger. Kellermann l'a toujours trouvée jolie, trop jolie. Ça fait peut-être deux ans qu'il l'épie à la dérobée sans vouloir s'avouer son intérêt pour la jeune femme, lui le fonctionnaire responsable, l'homme marié, le père aimant. Mais s'il est honnête, depuis quelques mois, l'interprète constitue l'une des raisons pour lesquelles il aime son travail à l'ambassade.



C'est la première fois qu'elle le regarde et son regard est trop insistant, Kellermann ne parvient pas à le soutenir.

L'ambassadeur se tait. Argod se place alors devant l'assistance. Il semble peser ses mots.

— La Résidence des pins n'est plus sûre. Nous allons devoir l'évacuer.

Les employés de l'ambassade restent muets, comme paralysés par la stupeur ou le soulagement.

Dixneuf était au courant. Kellermann le cherche des yeux dans la foule, mais il retombe sur Zia al-Faqîh qui continue de le fixer. Ce n'est pas normal, ce regard chez une chiïte. Même si la jeune femme a fait des études à l'étranger et que, semble-t-il, elle est proche de la gauche libanaise, elle ne peut regarder un Français de la sorte.

Il quitte le grand salon et ressort dans le jardin.

À peine le temps d'allumer une cigarette que l'interprète apparaît à son tour sur le perron.

— Puis-je vous parler, monsieur Kellermann ?

Ces quelques mots suffisent à Kellermann pour qu'il baisse sa garde. Ces quelques mots suffisent parce que Zia al-Faqîh est une très belle femme. Ses yeux sont sombres, ses cheveux qu'elle ne porte pas voilés sont d'un noir de jais aux presque reflets bleu métal. Ce regard profond qui se pose sur lui alors qu'autour le monde tremble, Kellermann le confond avec l'amour. Il n'a plus fait l'amour à Véronique depuis des mois, des années sans doute. L'amour, il ne sait plus trop ce que ça fait.

La jeune femme fait quelques pas vers le portail de l'ambassade.

— C'est personnel, s'il vous plaît, dit-elle.

Kellermann sait que rien n'est possible entre cette femme et lui. D'ailleurs, si l'ambassade ferme, il devra quitter le Liban, au moins pour un temps. Elle, elle devra retourner dans la banlieue sud. Mais il marche comme téléguidé par un espoir stupide.

La rue est déserte. Des blindés de l'armée libanaise sont postés aux deux extrémités et les soldats fument des cigarettes. Un sous-officier salue d'un signe de tête le Français et sa compagne.

— Vous avez des amis à Sin el-Fil, n'est-ce pas ?

Kellermann n'ose pas la regarder. C'est donc ça : elle veut lui demander un service, rien à voir avec l'amour. Le choc n'est pas trop fort, Kellermann a 45 ans, ce n'est plus un lapin de six semaines et il sourit de s'être laissé tromper pendant quelques minutes. Ou pendant plusieurs mois.

— Des amis, c'est beaucoup dire.

— Vous vous rendez souvent à l'hôtel Metropolitan.

Se peut-il qu'en tant qu'interprète de l'ambassade, elle soit au courant de ses déplacements ? Un sentiment diffus commence à envahir sa cage thoracique. Il sent la présence du Walther PP sous sa chemise.

Zia al-Faqîh s'arrête à la hauteur d'une Renault 12 garée le long du trottoir dans laquelle se trouvent quatre individus.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, dit-elle.

Son regard ne laisse plus de doute : il n'y a pas d'amour à la guerre.

Deux hommes sortent de la Renault 12.

Kellermann pense un instant brandir son arme, mais il n'en a pas le courage. Peut-être n'est-ce pas une question de courage d'ailleurs. Peut-être est-ce seulement sa vie qui ne lui paraît pas si intéressante pour risquer de la perdre en la défendant.

L'un des deux hommes le fouille, lui retire son pistolet, l'autre le force à s'engouffrer dans la voiture. Il n'y a pas de violence, Kellermann ne résiste pas.

Un troisième homme, assis à côté du conducteur, porte un pansement ensanglanté au-dessus d'un œil. Il semble terrorisé.

— Nous ne vous voulons pas de mal, monsieur Kellermann, ne vous inquiétez pas, dit celui qui est derrière le volant.

À son accent, c'est un chiïte.

La voiture s'éloigne à vive allure. Les soldats n'ont rien remarqué. Ou n'ont rien voulu voir.

— Nous avons besoin de votre aide, reprend le conducteur. Si vous nous aidez, tout se passera bien.

Son regard laisse à penser qu'il n'a pas d'autre choix.

— Et sachez que nous savons où résident votre femme et votre fille.

Kellermann lance un regard par la lunette arrière. Zia al-Faqîh regagne l'ambassade. Une rafale de mitrailleuse, au loin, la fait sursauter. Il espère que Véronique et Élise sont déjà dans l'avion.

Ici, au Liban, le pouvoir politique et économique est un héritage. Depuis des siècles, la transmission se fait par lignées familiales, chez les chiïtes de la Bekaa et du Sud, chez les chrétiens ou les Druzes de la montagne, chez les sunnites dans les grandes villes. Depuis la création de l'État libanais, moins de trente familles occupent le tiers des sièges des députés ou la présidence des partis.

Nassim Nada a été député mais ses fils ont choisi une autre voie. Aujourd'hui, il reste un proche de Pierre Gemayel. Ils ont fait leurs études ensemble. Il raconte à qui veut l'entendre que c'est après son retour des Jeux olympiques de Berlin, en 1936, que Pierre Gemayel a eu l'idée de fonder le parti Kataëb. La discipline et l'ordre nazi l'avaient fasciné. Nassim Nada, Charles Hélou et Georges Naccache l'ont aidé à fonder la structure qui allait donner plus tard le parti. Mais Gemayel n'est pas l'héritier d'une grande famille phénicienne, lui, il s'est fait tout seul. Pour ça, Nassim Nada le respecte.

Bien sûr, les propriétés des Nada dans le Sud-Liban ne rapportent plus, mais les biens immobiliers à Beyrouth et les investissements à l'étranger assurent encore des revenus

généreux. Et lorsque le problème palestinien sera réglé, les propriétés rapporteront à nouveau.

En attendant, Nassim Nada reste convaincu qu'un laisser-faire ultralibéral dans le champ économique bénéficiera à la communauté chrétienne. Il n'est plus cet entrepreneur aux dents acérées qui a fait la fortune de sa famille, celui qui dans les années 1950 et 1960 négociait avec toutes les communautés, avec les Israéliens et les Saoudiens, les Égyptiens aussi. À l'époque, l'argent n'avait pas de religion. Lui-même a eu comme secrétaire particulière une chiite. Cette femme était merveilleuse, elle a été un peu plus que sa secrétaire.

Nassim Nada a beaucoup aimé les femmes. Plus que de raison, parfois. Il a adoré et adore encore Marie-Claude, son épouse. Mais il en a aimé d'autres : des relations plus ou moins soutenues, plus ou moins longues. Il a aimé des Libanaises chrétiennes évidemment, mais pas seulement chrétiennes, une Irakienne et une Syrienne... Personne n'est au courant parmi ses proches et c'est tant mieux. Quand on voit où vont les choses au Liban aujourd'hui.

Dans la grande salle à manger, il est assis au bout de la longue table. Il fume une cigarette plantée dans un fume-cigarette en ivoire. De plus en plus, en vieillissant, il aime à se remémorer l'âge d'or de sa vie.

Dans l'entrée, derrière lui, trois fusils AK47 sont posés contre le mur.

Dans le petit salon, Daniel Lahoud, Élie Tabet, Rivera et deux autres phalangistes dont il a oublié les noms boivent le thé et mangent des pâtisseries en attendant que le repas dominical des Nada prenne fin. Ils portent un ersatz d'uniforme des Kataëb.

À sa droite, Édouard et Charles en uniforme plus réglementaire fixent leur frère de l'autre côté de la table.

— Comment peux-tu vouloir retourner en France, en ce moment ? s'emporte Édouard — il ne hausse pas le ton, mais ses muscles roulent sous la peau verte de barbe de ses joues.

Michel vient d'expliquer pourquoi il souhaitait quitter le Liban. En un instant l'ambiance autour de la table a changé. Bien sûr, dehors c'est la guerre, mais même lorsque les événements extérieurs sont tragiques, lorsqu'il y a des deuils, le rendez-vous dominical reste un moment de sérénité et d'écoute, Nassim Nada y tient.

Marie-Claude, sa fille Laure et la femme d'Édouard ont immédiatement quitté la pièce et se sont enfermées dans la cuisine. Des histoires de politique et de guerre, des histoires d'hommes qui ne les regardent pas. Laure pourrait s'y intéresser mais elle est trop jeune, elle n'a pas le choix.

— Je ne veux pas faire la guerre, répond Michel en jouant avec le cendrier – il tente d'occuper ses mains.

— Il n'y aura pas de guerre! tonne Édouard. Nous allons balayer les Palestiniens. Avec les Syriens et les Israéliens, nous allons les expulser du Liban.

Nassim Nada fume en silence. Il a cessé de penser à ses conquêtes féminines. Il montre la porte séparant le salon de la salle à manger. Les hommes dans le salon font comme s'ils n'entendaient pas que la discussion entre les frères Nada prend un tour compliqué. Charles se lève et va fermer la porte de séparation.

— Notre famille doit être au premier rang de la lutte, Michel, intervient Charles en se rasseyant. On ne peut pas laisser les Palestiniens prendre le pouvoir.

Charles n'a que 18 ans, il vient d'avoir son bac. Il suivrait son frère aîné en enfer si celui-ci le lui demandait.

— Je croyais que tu étais courageux, murmure-t-il.

Michel hausse les épaules. Il tente de trouver un soutien dans les yeux de son père, mais celui-ci reste impassible. Les détonations ne lui tirent pas un sursaut. Même Édouard, lorsque les coups de feu durent trop longtemps, semble inquiet. Alors il se lève pour observer les rues en bas de l'immeuble.

— Ce n'est pas une question de courage, Charles, réplique Michel. Moi aussi je peux tirer sur les fedayin, moi aussi je peux faire la guerre.

Charles a une légère moue : il ne croit pas que son frère puisse tirer sur des fedayin.

Michel ne relève pas.

— Mais vous ne voyez pas que la guerre qui commence ne s'arrêtera pas de sitôt, qu'elle va dévaster le pays en entier ?

— Je te répète que nous allons expulser les Palestiniens et que tout redeviendra comme avant, s'acharne Édouard, ses poings serrés sur la nappe.

Pour lui, le désir de son frère de quitter le Liban est une insulte à sa vision du monde, à son idéal d'existence. Il pourra se leurrer longtemps pour que le monde corresponde à son idéal, songe le père.

— Comme avant quoi ? continue Michel. Quand le Liban a-t-il été tranquille ? Quand les chrétiens et les musulmans ont-ils pu vivre ensemble sans craindre que l'autre lui tire un coup de fusil dans le dos ? Papa a fondé les Kataëb il y a quarante ans, Édouard ! Quarante ans... et qu'est-ce qui a changé ?

Michel doit avoir l'impression d'abandonner un navire qui menace naufrage. Mais c'est seulement parce qu'il n'est pas assez bon marin pour empêcher la catastrophe.

Il sait qu'il doit convaincre son père : Édouard suivra la décision de son père.

Trois rafales se succèdent. Cette fois, Édouard ne quitte pas la table.

— Si je vais en Europe, ça pourrait nous servir, explique Michel. Je peux réactiver nos relais en France, je peux faire ça.

Il se tourne vers son père.

— C'est vrai, papa : Édouard et Charles sont de bons soldats, moi je n'ai pas cette chance. Cependant, tu le sais, je suis à l'aise dans la diplomatie. J'aime convaincre les gens.

Nassim Nada a toujours été persuadé que son fils sera un bon avocat.

— Je sais que tu aimes convaincre les gens, Michel...

Il retire le mégot de son porte-cigarette et l'écrase dans le cendrier entre les mains de son fils.

— C'est de la désertion, lâche Charles.

— Tais-toi ! ordonne Édouard à son benjamin – il a les yeux sépulcraux de celui que l'on vient d'insulter, de celui dont on vient d'insulter la famille, le sang, l'histoire.

— Il n'y a pas de déserteur chez les Nada, fulmine Nassim Nada.

Charles est jeune, trop impulsif. Il pourrait s'excuser mais il se tait, garde le menton haut.

— Ce n'est pas grave, modère Michel. Je sais que la situation est compliquée.

— Pas du tout, renchérit Charles. Fuir Beyrouth en ce moment, c'est de la désertion, c'est même de la trahison.

Le père retient in extremis la main de son aîné qui partait au visage du benjamin. Ses doigts tordus par l'âge maintiennent une pression suffisante sur son avant-bras pour que la violence physique ne s'ajoute pas au désarroi.

— Prends deux hommes et relève les gardes dans le hall d'entrée, enjoint-il à son plus jeune fils.

Charles se lève. Il est impulsif, mais pas stupide. Il passe dans le salon, dit à Lahoud et Tabet de le suivre et récupère son fusil dans l'entrée. Il quitte l'appartement sans un mot.

Voilà, comprend Nassim Nada : la guerre va séparer les Libanais et briser les familles. La guerre, il sait qu'elle empoisonne les hommes.

— Tu as le droit de ne pas vouloir combattre, Michel, reprend-il. D'ailleurs, un soldat que l'on force à se battre ne fait jamais un bon soldat.

Il pourrait lui dire qu'il ne veut pas que sa femme apprenne un jour la nouvelle de la mort d'un de ses fils, mais ses yeux restent fixés sur son cadet.

— Si tu vas en France, il faudra nous aider.

Édouard coule un regard étonné vers son père.

— Nous avons des amis là-bas. Des amis qui sont appelés, tôt ou tard, à endosser les plus hautes responsabilités. Tu vas les rencontrer et tu vas les convaincre, Michel.

Michel hoche la tête.

Charles réapparaît dans l'entrée de l'appartement. Un homme le suit, encadré par Lahoud et Tabet.

— Papa, il y a quelqu'un qui veut te voir.

Édouard se lève. Il pose la main sur le pistolet dans le holster de ceinture.

— Tu es devenu fou ou quoi ? gronde-t-il. Tu ne fais pas monter quelqu'un sans que nous...

— C'est un ami de papa, le Français de l'ambassade, explique Charles sans cacher l'ironie qui le ramène auprès de son père en *missus dominicus*.

Nassim Nada se lève, il ne peut empêcher un sourire étrange de lui déformer les lèvres.

— Monsieur Kellermann ? Vous ne devriez pas venir à Sin el-Fil en ce moment, c'est dangereux.

Il écarte ses fils et d'un geste de la main impatient, fait signe à Lahoud et Tabet de dégager.

Philippe Kellermann est le conseiller politique de l'ambassade de France. Il se souvient que cet homme a grandi au Liban.

— Il faut que je vous parle, monsieur Nada, dit le conseiller politique.

Ses traits sont tirés par une émotion qui pourrait être de la peur.

Ils se serrent la main.

— Quelque chose de grave et de, disons, personnel.

Il l'invite à s'asseoir. Il lui sert un verre de thé.

— Dites-moi ce qui vous amène chez moi.

— D'abord, croyez-moi, je n'ai pas eu le choix. Ma femme et ma fille sont exposées dans cette affaire.



Nassim Nada coince uné Cedars dans le fume-cigarette et l'allume avec son briquet en or.

— Je vous crois.

Kellermann jette un coup d'œil à Édouard qui a toujours la main sur la crosse de son arme. Nassim Nada connaît son fils aîné : s'il se méfie des Français, ce n'est pas parce que la France a été la puissance coloniale, c'est parce que le pays frère a perdu de sa puissance. Sa main sur son semi-automatique, c'est une manière de dire aux Français qu'ils ne sont plus grand-chose au Liban si les Libanais décident qu'ils ne sont plus grand-chose.

Nassim Nada tente de percer le regard apeuré de Kellermann.

— Vos hommes détiennent un enfant de 15 ans. Un chiite qui s'est retrouvé mêlé au combat sans comprendre dans quoi il mettait les pieds. Son père est un dirigeant d'Amal, un chef de Bir el-Abed. Il faut que vous épargniez cet enfant, Nassim.

Nassim Nada n'aime pas les picotements sur sa nuque, et la violente chair de poule qui remonte dans son dos. Une goutte de sueur perle sur sa tempe. Il a du mal à respirer. Un hasard inimaginable, Dieu serait-il si retors ?

— Papa, qu'est-ce qui se passe ? demande Édouard.

— Trouve cet enfant, Édouard, articule Nassim Nada comme s'il s'agissait de ses dernières paroles.

Son fils le retient comme il bascule de sa chaise.

Sa femme sort de la cuisine, les deux mains sur sa bouche.

— Trouve cet enfant vivant, Édouard ! ordonne le père à son fils.

La tête de Nassim Nada bascule en arrière.

— Alors, on a parlé de viol, de hold-up ou de 18 Brumaire. Pour moi, l'accession de Jacques à la tête du parti est un coup de maître, digne du bonapartisme.